## Bericht Eugène Viau.

Scan der drei Seiten eines Artikels aus dem Jahre 2004, aus einer der Quelle nicht ablesbaren Zeitschrift, die den Text des Berichts von **Eugène Viau** enthält, den dieser anläßlich eines Besuchs in Oradour in den ersten Tagen nach dem Drama privat aufgezeichnet hat und der nie veröffentlicht wurde. Ob die Aufzeichnungen im Auftrag geschahen, ist unbekannt. Der umrahmende Artikel stammt von **Phillippe Clédat**. (Clédat arbeitet bei *L'Express*. In dieser Zeitschrift könnte also der Artikel erschienen sein.)

Die deutsche Übersetzung des Berichts von Viau folgt weiter unten. Er enthält einige interessante und wichtige Beobachtungen. Wie Abbé Schneider diese selbst sieht, berichtet aus zweiter Hand auch Monsieur Viau von Resten einer Kiste, die in der Kirche liegen...

IN MEMORIAM

Oradour-sur-Glane n'a jamais pansé ses plaies.

C'est un témoignage exclusif que nous vous présentons aujourd'hui.

Celui d'un témoin, arrivé sur les lieux peu après le drame.

Il n'a jamais oublié. Ses descendants non plus.

# ORADOUR-SUR-GLANE 60 ANS APRÈS L'HORREUR

**Le Limousin a beaucoup souffert** de la barbarie nazie, il fut aussi très actif dans la lutte contre l'oppresseur. Le mois de juin 1944 restera dans les mémoires. Oradour-sur-Glane commémore aujourd'hui les soixante ans de ce massacre. Oradour-sur-Glane était un village paisible et, malgré une France occupée, nombreux étaient les Limougeauds ou les habitants de la région à venir en fin de semaine, le temps d'un repas, d'une balade, pour fuir les événements de l'époque.

**DE TULLE À ORADOUR** Après le débarquement des Alliés en Normandie, la 3ème compagnie du régiment SS *Der Führer*, lui-même intégré à la 2ème division Panzer *Das Reich*, se positionne dans la région de Tulle et Limoges. Aujourd'hui, nombre d'observateurs, d'historiens, de témoins s'accordent à dire que cette stratégie avait pour but des opérations de ratissage contre la Résistance. De terribles actions criminelles sont alors menées. Incendies, pillages, massacres semaient la terreur dans la région. La préfecture corrézienne paya un lourd tribut : 99 pendus à Tulle le 9 juin. 99 innocents. Mais l'appétit meurtrier des nazis n'a pas de limite. Le lendemain, samedi 10 juin 1944, à 14 h, l'arrivée des SS à Oradour-sur-Glane marquera à jamais un pas supplémentaire dans l'ignominie.

**LE TÉMOIGNAGE D'EUGÈNE VIAU** Un homme, parmi d'autres, fut présent le lendemain du massacre d'Oradour. Il se nomme Eugène Viau. Discret, mais efficace, il note sur quelques feuillets, aujourd'hui jaunis, tout ce qu'il découvre. Envie d'écrire pour se souvenir, pour témoigner, pour rendre compte. Pourtant, durant 60 années, Eugène Viau (décédé en 1960), puis son épouse Juliette, conserveront ces écrits et les photographies faites ce jour-là sans les divulguer. Aujourd'hui, Eugène et Juliette Viau ont disparu. Leur famille a souhaité, pour la première fois, partager ce que cet homme, certainement emprunt d'émotion, de révolte et de dégoût, a pu constater. Il écrit :

*« En arrivant de Limoges, à 500 mètres environ du bourg, une maison, ferme isolée, cachée derrière un rideau d'arbres, est*

# 1944 ORADOUR-SUR-GLANE
# 2004 60 ANS APRÈS L'HORREUR

(suite de la page 26) *incendiée. Un peu plus loin en face, même spectacle. Il se renouvelle à chaque instant. Le pont passé, c'est un spectacle de désolation et de ruines. À gauche du presbytère attenant à l'église, il ne reste que les murs, comme de toutes les maisons d'ailleurs.*

*L'église, bâtie en granit et tout en pierre, a brûlé elle aussi. Les engins incendiaires employés devaient être d'une très grande force pour mettre dans un tel état un édifice où il n'y avait pas grand-chose à brûler. Les cloches ont complètement fondu et sont tombées en fusion sur le pavé. La charpente et le toit protégés par la voûte de pierre, qui elle n'a pas bougé, sont en cendres. C'est dans l'église qu'avaient été réunis, après deux heures de recherche, les femmes et les enfants. Ce qui reste de ce lieu de carnage ne peut que donner une faible idée des souffrances qu'ont dû subir les malheureux enfermés là. D'après les témoignages des rares personnes du bourg ou des environs qui ont échappé à la tuerie, les femmes et les enfants furent conduits à l'église sous prétexte de vérification d'identité. Leur nombre est évalué à 300 environ. Réunis en ce lieu, ils furent mitraillés, puis le feu fut mis à ce monceau de morts, de blessés et certainement de vivants aussi. Les cendres, nettement visibles, d'une caisse de 50 cm de côté, furent trouvées au centre de l'église. Elle devait sans doute contenir des matières incendiaires. Un pas en arrière de cette caisse se trouvait un monceau de douilles vides. Le père d'un enfant d'un hameau des environs a pu pénétrer dans l'église avant l'enlèvement des cadavres par les Allemands qui sont venus le lundi matin et ont emporté trois camions de cadavres pour les jeter on ne sait encore où. Donc, cet homme pénétrant dans l'église a nettement vu l'amoncellement des cadavres, qu'il n'y avait par-dessus que des corps d'enfants et que ceux des grandes personnes étaient dessous - ce qui confirme qu'ils ont fait coucher les femmes par terre et les enfants par-dessus - ce pauvre homme n'a d'ailleurs pas pu identifier son fils car seuls étaient visibles des lambeaux de vêtements non consumés et surtout des femmes en sabots. Les seuls restes qui avaient été découverts décimés dans l'église sont d'ailleurs des fers de sabots, des baleines de corsets, des épingles à cheveux, ainsi que des alliances, le tout mélangé à des débris d'os calcinés. Une seule femme est parvenue à s'échapper de cette église devenue un véritable enfer, montant sur les fonts baptismaux, elle parvint à passer à travers un vitrail. Il est probable que c'est alors qu'elle avait le corps à moitié dehors qu'elle fut blessée par une rafale aux jambes. Elle parvint cependant à sortir et à se cacher dans un jardin proche jusqu'à la nuit. Ce Gueuse(*) brûla pendant plus de deux heures. Lorsque les cris devenant trop fort et ils devaient toujours l'être par la porte entrouverte, les Allemands envoyaient quelques rafales au hasard dans la fumée. Le tabernacle a été profané. Des traces de balles sont visibles sur les murs, particulièrement au maître autel et dans la chapelle faisant face à la porte principale. Dans une cave, probablement celle du presbytère, attenant à l'église a été découvert un charnier. J'ai vu sortir de ça les restes à peine brûlés de femmes et surtout d'enfants, qui avaient dû s'y réfugier. Sur quelques enfants, les traces des souffrances qu'ils avaient endurées étaient visibles aux mains crispées, aux bouches tordues par la douleur. Sur le côté de l'église, dans un jardin, se trouvent deux charniers où ils avaient jeté pêle-mêle des corps venant de l'église et qu'ils n'avaient pas emportés avec les camions.*

*Partout dans le bourg, on retrouve les mêmes traces.*

*Dans les garages, dans les granges, où les hommes avaient été réunis, on trouve sous les décombres soit des os calcinés, soit des parties de corps n'ayant pas fini de brûler. Dans le garage du docteur, une trentaine de cadavres ont été découverts, là aussi traces de balles sur les murs et douilles vides par terre. Un peu plus loin, un autre charnier, c'est là que fut trouvé le corps du maire, Monsieur Desourteaux. Sa carte d'identité, perforée de deux balles, laisse croire qu'il a été fusillé. Des trois prêtres, l'abbé Chapelle, le curé, l'abbé Lorich, prêtre lorrain, et un de ses amis qui était arrivé deux jours avant, on n'a retrouvé aucune trace. Le docteur, fils du maire, absent au commencement du massacre revint à Oradour, estimant qu'on pouvait avoir besoin de lui, malgré les conseils contraires qui lui furent donnés. Sa voiture calcinée est au milieu d'un carrefour. Quant à lui, il n'en reste nulle trace.*

*La postière a été tuée à son bureau.*

*Les corps d'un boulanger, sa femme et ses deux fils, retrouvés brûlés devant le four. Dans une grange, les os de trois ou quatre femmes, ainsi qu'une quantité d'épingles à maillot, indiquant qu'il devait y avoir un petit bébé.*

*Il faudrait que tous les décombres soient enlevés pour être certain qu'il n'y aurait plus aucun reste sous les amas de pierres et de tuiles. L'acharnement a été tel qu'il ne reste pas une maison qui ne soit en ruine, même des habitations isolées en dehors de l'agglomération. Un seul toit est intact — derrière l'église, un garage où se trouvent deux voitures— les portes vitrées sont fermées à clé. Par les fenêtres, sur le côté, deux carreaux sont cassés, un engin incendiaire a été jeté sur chaque voiture. L'un a dû tomber sur le ciment loin de la voiture et il n'a fait aucun dégât. L'autre a atteint la voiture sur l'arrière. Ce garage n'était pas complètement terminé, cette voiture était recouverte de tôle ondulée. Ces tôles ont empêché les flammes de gagner les poutres. C'est une bizarrerie du feu de ne pas s'être propagé plus loin, car la violence des incendies et la chaleur dégagée étaient telles que de grosses poutres en fer sont tordues, des objets en métal fondus, des glaces de vitrines ont coulé en fusion. Dans les coffres-forts incombustibles, qui ont dû être portés au rouge, les papiers sont calcinés et très rarement déchiffrables.*

*La destruction des personnes et des maisons fut faite froidement. Les habitants furent invités à se rendre, les femmes et les enfants à l'église, les hommes dans les garages ou granges, afin de vérifier les identités. Ce rassemblement prit deux heures. Dans une ferme un peu écartée de l'agglomération et qui n'a pas été brûlée, on ne sait pourquoi, deux Allemands, parlant très correctement le français, dirent à la fermière de se rendre au bourg avec les personnes présentes, soit trois enfants. Au moment de partir, ils lui demandent s'il ne reste personne. Elle répondit que son plus jeune enfant de quatre ans dormait. Ils le firent lever, habiller, et ce pauvre gosse partit se faire tuer avec le reste de sa famille. J'ai vu dans un jardin un sillon commencé avec la pioche plantée en terre, comme le ferait quelqu'un qui quitte son occupation en plein travail - à quelques mètres, une lessiveuse à moitié remplie de linge, l'autre moitié étant étendue sur une haie. L'homme et la femme avaient dû être appelés pour se rendre au bourg et étaient partis, laissant toute chose en place, avec l'espoir de reprendre leur travail.*

*Trois hommes, quoique blessés, ont pu s'échapper en se cachant de jardin en jardin, s'abritant dans les poulaillers, mais devaient de nouveau s'enfuir devant les engins incendiaires qui étaient jetés et mettaient le feu à leur nouvel abri. Vers le cimetière, un jeune homme,*



© Centre de la Mémoire.



© Centre de la Mémoire.

## Le Centre de la Mémoire d'Oradour

**Avec plus de 300 documents (archives, photographies, films, cartes, organigrammes), l'exposition permanente est conçue comme une préparation à la visite et propose des réponses aux interrogations des visiteurs.**
**La liaison, pour l'aller et le retour, avec le village martyr s'effectue par un passage souterrain.**
**Pour plus de renseignements : 05 55 43 04 30**

*blessé aux jambes, a pu se cacher dans une haie où deux habitants des environs, cachés dans un champ, entendant ses plaintes, viennent le secourir. Le nombre des victimes, très difficile à évaluer, serait de 800 à 1 000 personnes. Ce jour-là il y avait vaccination des enfants, distribution du tabac. De plus, un samedi, des personnes de Limoges étaient venues soit pour le ravitaillement ou pour y séjourner deux jours.»*

(*) Le mot de «Gueuse» n'était pas entièrement lisible sur le manuscrit original de Monsieur Eugène Viau. «Gueuse» aurait ici le sens de «lingot de fonte en première fusion». Monsieur Viau ayant travaillé les métaux, il est probable qu'il ait pu utiliser ce terme, aux dires de sa famille.

**ULTIME MASSACRE** Au travers de ce témoignage, c'est bien toute l'atrocité qui est révélée. Il aura fallu du temps pour reconstituer les étapes d'un massacre organisé. À 14h, les nazis entrent à Oradour. Une heure plus tard, la population est rassemblée sur le champ de foire (la commune d'Oradour comptait, au dernier recensement de 1936, 1 574 habitants dont 330 résidaient dans le bourg. Mais, avec les réfugiés, le nombre d'habitants était certainement plus élevé). À 15h30, preuve d'une organisation planifiée, les soldats séparent les hommes des femmes et des enfants. Ces derniers furent dirigés vers l'église. Les hommes, divisés en six groupes, se retrouvèrent dans des granges et garages. À 16h, le signal. Une explosion confirme aux bourreaux l'ordre d'exterminer la population. Les mitrailleuses entrent en action, semant la mort. Les SS se déchaînent, donnant ici et là le coup de grâce, empilent les corps des suppliciés et y mettent le feu. Seuls, cinq hommes purent se soustraire au carnage. À 17 h, la folie meurtrière est à son apogée. Les nazis déposent une caisse dans l'église où sont rassemblés les femmes et les enfants. La caisse explose. S'ensuit une véritable panique. Femmes et enfants essaient de sortir de l'église, mais un tir soutenu de mitrailleuses les oblige à se replier. L'église est en feu. Une dame a pu s'échapper, des centaines de femmes et d'enfants périrent. Le plus jeune de ces innocents n'avait que huit jours. Puis, ce fut l'arrivée du tramway, à 19 h, en provenance de Limoges. Les SS firent descendre les habitants originaires d'Oradour pour les mener à leur PC. Après plus de deux heures d'angoisse, ils furent relâchés. Mais 240 femmes, 205 enfants et 197 hommes avaient été, ce jour-là, assassinés.

**RESPONSABLES, COUPABLES, LIBÉRABLES** En tout premier, le général Lammerding. Il fut condamné à mort par contumace, mais ne mourut qu'en 1971 à Düsseldorf, après avoir coulé une vie paisible. Le commandant Dickman, lui, est mort sur le front de Normandie. Le capitaine Kahn fut porté disparu. Le lieutenant Barth a été condamné à la prison à perpétuité en 1983 à Berlin-Est. Quant aux SS «sans grade» ayant participé au massacre, ils furent tous amnistiés au procès de Bordeaux en 1953...

**LA MÉMOIRE QUI FLANCHE** Sur un livre destiné aux visiteurs du Centre de la Mémoire, trois mots reviennent souvent : «Plus jamais ça». Souvenir, respect, devoir de mémoire pour ces femmes, ces enfants et ces hommes, victimes de la barbarie nazie. Dans la Déclaration universelle des droits de l'homme proclamée à l'ONU en 1948, on peut lire : «Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne « (article 3) et «Nul ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants». (article 5). Est-ce qu'aujourd'hui les hommes ont vraiment compris ? Au Rwanda, en Bosnie, à Madrid, en tant d'autres lieux, combien d'Oradour devrons-nous encore subir ?

Philippe Clédat.

*Tous nos remerciements à l'ensemble de la famille d'Eugène Viau pour le prêt du manuscrit et des photographies prises au lendemain du massacre d'Oradour. Remerciements également au Centre de la Mémoire pour la documentation ayant servie de référence à cet article.*

*De nombreux livres et ouvrages ont été édités sur Oradour. À noter, «Oradour-sur-Glane, vision d'épouvante», ouvrage officiel de l'Association nationale des martyrs d'Oradour-sur-Glane et «Mémoires d'enfants» du Centre de la Mémoire.*

**Deutsche Übersetzung nebst Kommentaren** (Freie Übersetzung und Hervorhebungen: EL)

*Bei der Ankunft aus Limoges, noch* ***ungefähr 500 Meter bis zur Ortschaft,*** *steht ein Haus,* ***ein einzelstehender Bauernhof*** *hinter eine Reihe von Bäumen,* ***in Flammen.*** *Etwas weiter gegenüber* ***dasselbe Schauspiel.***

**Kommentar: Dies kann so nicht von Viau gesehen worden sein. Er kam erst am 15. Juni in den Ort. Die beiden Gebäude - es dürfte sich um *Les Brégères* oder ein Gebäude des Weilers *Puy-Gaillard* und das *Chalet de Lavérine* gehandelt haben - haben mit Sicherheit nicht fünf Tage gebrannt. Viau greift hier auf Berichte von Leuten zurück, die die Brände gesehen haben und mit denen er gesprochen hat.**

*Nach Überquerung der Brücke bietet sich ein Anblick von Verwüstung und Ruinen. Links des Pfarrhauses, das an die Kirche angebaut ist, sind nichts als Mauern geblieben, wie bei allen Häusern übrigens.*
*Die Kirche, aus Granit errichtet, ganz aus Stein, hat ebenfalls gebrannt. Die dafür* ***verwendeten Brandsätze*** *müssen eine* ***sehr große Stärke*** *gehabt haben, um ein Gebäude, in dem es* ***nicht viel an Brennbarem gab****, in einen solchen Zustand zu versetzten. Die Glocken sind* ***vollständig geschmolzen*** *und in dieser Form auf das Pflaster gefallen.* ***Dachstuhl und Dach****, vom steinernen Gewölbe geschützt, das selbst nicht angegriffen wurde, sind zu Asche geworden.*

**Kommentar: Viau stellt richtig fest, daß hier etwas gebrannt hat, obwohl nicht viel Brennbares vorhanden war. Er führt dies auf starke Brandsätze zurück, die verwendet worden sein müssen. Interessanterweise bemerkt er in der Kirche selbst, die er (s. u.) dann betritt, nicht den unverbrannten Beichtstuhl. Daß die Glocken nicht vollständig, sondern nur weitgehend geschmolzen sind, fällt ihm nicht auf. Er scheint auch nicht zu registrieren, daß das Turmgewölbe eingestürzt ist und die Kreuzrippen, die Steine des Okulus und die zerbrochenen Teil der Gewölbekappen am Boden liegen.**

*In der Kirche war es, wo nach* ***zwei Stunden Untersuchungen*** *die Frauen und Kinder versammelt wurden. Was von diesem Ort des Gemetzels übrig geblieben ist, kann nur noch eine schwache Vorstellung von den Leiden vermitteln, die dort die unglücklichen Eingeschlossenen erdulden mußten. Den Zeugenaussagen der wenigen Personen des Ortes oder der Umgebung, die dem Blutbad entkommen konnten, wurden die Frauen und Kinder unter dem* ***Vorwand einer Feststellung ihrer Identität*** *in die Kirche geführt. Ihre Zahl wird auf* ***etwa 300*** *geschätzt. An diesem Ort zusammengedrängt, wurden sie* ***mit Maschinengewehren beschossen****, dann* ***wurde Feuer an diesen Haufen*** *von Toten, Verwundeten und sicherlich auch noch Lebenden gelegt.*

**Kommentar: Viau berichtet hier über die ersten Vorstellungen zum Geschehen. Welche Untersuchungen genau gemeint sein könnten, muß offen bleiben. Zwei Stunden jedenfalls soll der Aufenthalt aller Einwohner auf dem Dorfplatz gedauert haben, dann erst wurden Frauen und Kinder in die Kirche geführt, um deren Identität festzustellen. Davon ist nie sonst die Rede, und es steht auch im Widerspruch zu den zwei Stunden auf dem Dorfplatz nebst ‚Untersuchungen'. Die genaue Angabe der Opfer in der Kirche mit 300 konnte zu jenem Zeitpunkt noch nicht in ihrer vollen Höhe bekannt sein oder auch nur geschätzt werden. Durch den Wegfall einer längeren Verweildauer in der Kirche, wie diese dann von Madame Rouffanche angegeben wird, kommt es bei Viau quasi zur sofortigen Erschießung und anschließender Verbrennnung der Opfer. Von einer irgendwie gearteten Vorbereitung durch die Hereinbringung einer ‚Kiste' ist offensichtlich zum damaligen Zeitpunkt bei den Einwohnern, die dies alles erzählen, nichts bekannt. Madame Rouffanche liegt noch im Krankenhaus, und ihre dort dem Journalisten Poitevin erzählten Erlebnisse haben sich noch nicht verbreitet. Viau berichtet dann etwas, was Abbé Schneider mit eigenen Augen gesehen hat:**

*Die deutlich zu sehenden* ***verbrannten Überreste einer Kiste von 50cm Seitenlänge*** *wurden im Zentrum der Kirche gefunden. Sie hatte* ***zweifellos Brandmaterial*** *enthalten. Etwas hinter* ***dieser Kiste befand sich ein Haufen leerer Patronenhülsen****.*

**Kommentar: Von der Formulierung her wird klar, daß Viau die Kiste nicht selbst gesehen hat, sondern ihm ist davon berichtet worden. Sie steht bei ihm ‚im Zentrum der Kirche'. Abbé Schneider hatte sie am Fuße des Hochaltars bemerkt. Viele leere Patronenhülsen liegen bei Viau hinter den Resten der Kiste auf einem Haufen, die Seminaristen aber berichten von vielen solcher Hülsen, die im vorderen Drittel der Kirche verstreut lagen. Merkwürdig ist, daß bei Viau hinter dieser Kiste der ‚Haufen' leerer Hülsen befunden haben soll. Es ist klar, daß sich während eines Schießvorgangs die leeren Patronenhülsen, die ausgeworfen werden, nicht von allein zu einem Haufen am Boden ordnen können. Wer also hätte in der Kirche herumliegende leeren Patronenhülsen bereits zu einem Haufen zusammengelegt?**
**Viau übernimmt die Einschätzung, die auch schon Abbé Schneider äußerte: die Kiste hatte ‚zweifellos' Brandmaterial enthalten - war aber dabei merkwürdigerweise nicht selbst zu Asche geworden. Es wurde an anderer Stelle dieser Texte schon die Frage gestellt: Wo sind bei den vielen aufgefundenen Patronenhülsen eigentlich die dazu gehörenden vielen Projektile geblieben, die die Menschen töteten, aber mit Sicherheit auch vorbeigingen, an Wänden abprallten und schließlich irgendwo liegenblieben? Wie ist zu erklären, daß allerlei metallene Dinge gefunden und aufbewahrt wurden (s. u. Abbildungen), aber - soweit zu sehen - kein einziges der Projektile?**

*Der Vater eines Kindes aus einem Weiler der Umgebung konnte in die Kirche gelangen, bevor die Deutschen die Leichen beseitigten, die am* ***Montagmorgen*** *kamen, um* ***drei Lastwagenladungen mit Leichen*** *abzuwerfen, man weiß noch nicht wo. Infolgedessen hat der Mann, der in die Kirche gekommen war, deutlich den* ***Haufen von Leichen,*** *bei dem* ***obenauf nur Kinderleichen lagen*** *und die der größeren Personen darunter - was bestätigt, daß* ***die Frauen sich auf den Boden legen*** *mußten und* ***die Kinder darauf*** *- und so konnte dieser arme Mann seinen Sohn nicht identifizieren, weil nur die Fetzen unverbrannter Kleidung und vor allem Frauen in Holzschuhen zu sehen waren.*

**Kommentar: Dies ist eine völlig neue Information, die Viau nur von Einwohnern haben konnte, die dies berichteten: Die Deutschen haben drei Lastwagenladungen mit Leichen aus der Kirche irgendwohin geschafft! Diese Information taucht nirgendwo sonst auf. Keiner der Angeklagten in Bordeaux hat je so etwas erwähnt, auch keiner der französischen Zeugen. Es dürfte sich wohl eher um ein Gerücht handeln. Der erwähnte Vater muß Jean Hyvernaud gewesen sein, der seine beiden Jungen suchte und nur noch den jüngeren, Camille, fand. Die Vorgehensweise der Deutschen, die Viau dem, was er von Hyvernaud oder anderen über einen Leichenhaufen in der Kirche erzählt bekam, ist reine, aber verständliche Fantasie. Es handelt sich um jenen Leichenhaufen, der nach Abmarsch des ‚Erkundungskommandos' am Sonntagvormittag den danach in die Kirche kommenden Personen in der St.Anna-Kapelle auffiel. Es ist das Ergebnis erster Räu-**

**mungsarbeiten der Deutschen. Er wird am folgenden Montag in den Massengräbern hinter der Kirche verschwinden. Viau erfährt mindestens von ‚Fetzen unverbrannter Kleidung', geht aber auf diese Besonderheit nicht ein, ebenfalls nicht auf die unverbrannten Holzschuhe. Wieso Viau meint, der gesuchte Sohn habe nicht gefunden werden können, weil sich die Frauen auf den Boden legen mußten, die Kinder dann darauf, und daher nur Frauen in Holzschuhen zu sehen gewesen seien, bleibt im Sinn dunkel - abgesehen von der schon erwähnten mangelnden Logik der Beschreibung der Vorgänge, die dem sichtbaren Ergebnis zugrundegelegen haben müssen.**

*Die einzigen Überbleibsel, die man in der Kirche entdeckt hat, sind übrigens **Eisenbeschläge der Holzschuhe, Korsettstangen, Haarnadeln** wie auch **Eheringe**, all dies vermischt mit Überresten verkohlter Knochen.*

**Kommentar: Hier sind nun seltsamerweise nur die Eisenbeschläge der Holzschuhe übrig geblieben. Es mag zu spitzfindig sein hier ein weiteres Mal zu bemerken, daß von Resten irgendwelcher Sprengkörper oder von zerborstenen Glaskörpern benutzter Brandgranaten deutschen Typs nicht die Rede ist. Vielleicht waren sie noch nicht gefunden worden, als Viau im Ort war und vieles erzählt bekam, und einiges auch selbst sehen konnte. Aber auch später ist davon, wie schon im Haupttext erwähnt, niemals die Rede gewesen. Es soll hiermit in keiner Weise etwas insinuiert, sondern allein der Verwunderung darüber Ausdruck verliehen werden.**

Bei der Durchsuchung der Reste in der Kirche aufgefundene **Korsettstangen**...

Weitere aufgefundene Metallteile: **Spangen** von Strumpfhaltern, **Sicherheitsnadeln**, **Haarnadeln**...

..und die **Beschläge** von Holzschuhen.



(Die Fotografien stammen aus ‚*Documents pour servir à l'histoire de la guerre*', Office Français d'Edition, 1945)

*Einer einzigen Frau gelang es, dieser zu einer wahren Hölle gewordenen Kirche zu entkommen, indem sie **auf ein Taufbecken stieg**, gelang es ihr, **durch ein Fenster zu schlüpfen**. Es ist wahrscheinlich, daß, als sie bereits mit **dem Körper zur Hälfte draußen war**, sie von **einer Salve an den Beinen verletzt** wurde. Indessen gelang es ihr herauszukommen und sich **bis zur Nacht in einem nahen Garten zu verstecken**.*

**Kommentar: Wieder eine bemerkenswerte Alternative zur ‚offiziellen' Erzählung, bei der man sich fragen könnte, wer diese Version Monsieur Viau erzählt hat, und auf Basis welcher konkreten Kenntnisse dies geschah. Bekannt war also schon, daß eine Frau aus der Kirche entkommen war, aus einem der Fenster. Dabei stieg sie auf ein Taufbecken, nicht auf einen Schemel! Wo wurde in der Kirche ein Taufbecken gefunden? Es müßte alle Zerstörungen überstanden haben! Es müßte überdies genau unter einem Fenster gestanden haben, ansonsten die Frau es erst bis zu einem geeigneten Fenster hätte schieben müssen - eine unmögliche Vorstellung. Der Vorgang, den sich Viau vorstellt, oder den er eher von seinen Gewährsleuten erzählt bekam, daß die Frau nämlich ‚mit dem Körper zur Hälfte' schon aus dem Fenster gelangt war und dann von einer Salve verletzt wurde, läßt zwei Möglichkeiten zu. Entweder war der Oberkörper bereits draußen dann hätte ein Soldat im Inneren der Kirche ihr in die Beine schießen müssen. Oder sie hatte sich rückwärts, die Beine voran, aus einem Fenster gezwängt, und ein Soldat hatte ihr von außen in die Beine geschossen. Beide Vorstellungen sind ein wenig eigenartig, aber sei's drum. Jedenfalls erhält hier die Frau keinen Schuß in die linke Schulter. Wohl aber bleibt sie versteckt im Garten, in den sie trotz allem fliehen kann, allerdings nur bis zur Nacht! Hier taucht also ebenfalls das Detail aus dem Bericht Hisard auf, nach dem Madame Rouffanche sich in der Nacht ‚aufs Land' retten konnte, und nicht, wie in der ‚offiziellen' Erzählung, erst am Nachmittag des nächsten Tages im Erbsenbeet des Pfarrgartens von anderen Einwohnern entdeckt und gerettet wurde.** **(Zu Fenster und Taufbecken siehe S.8 dieses Textes.)**

*Dieser Schmelzofen **brannte mehr als zwei Stunden**. Als die **Schreie zu laut wurden** und sie **durch den Türspalt** noch Leben bemerkten, schossen die Deutschen **eine Reihe von Salven ziellos in den Qualm**.*

**Kommentar: Es ist bemerkenswert, daß Viau eine solche Absurdität schreibt. Nicht allein widerspricht sie einigen seiner früheren Ausführungen, sondern schildert auch einen Ablauf, der so schlicht nicht möglich ist.**

*Der Hostienschrein wurde entweiht. Spuren von Kugeln sind an den Mauern zu sehen, insbesondere am Hochaltar und in der Kapelle, die dem Haupteingang gegenüberliegt.*

**Kommentar: Dies dürfte Viau selbst gesehen haben. Bemerkenswert im übrigen, daß Viau nichts von der zerstörten Empore oder dem eingestürzten Turmgewölbe berichtet, wie weiter oben auch schon angemerkt.**

*In einem Keller, möglicherweise jenem des an die Kirche angrenzenden Pfarrhauses, wurde **ein Massengrab entdeckt. Ich sah die dort herausgeholten, kaum verbrannten Überreste von Frauen und vor allem Kindern**, die sich dorthin geflüchtet haben mußten. An einigen der Kinder sah man die Spuren der Qualen, die sie ertragen hatten, an den verkrampften Händen, den im Schmerz verzogenen Mündern. An der Seite der Kirche, in einem Garten, befinden sich zwei Gräber, wo sie Leichen aus der Kirche drunter und drüber hineingeworfen und nicht mit den Lastwagen weggeschafft hatten.*

**Kommentar: Dies ist eine merkwürdige Mitteilung. Wenn Viau selbst jene ‚Überreste von Frauen und Kindern' gesehen hat, so kann dies nur dann und dort gewesen sein, als diese vor dem Fundort auf ausgehängten Fensterläden zur Identifizierung aufgebahrt lagen. Die dabei entstandenen Fotografien sind weithin bekannt geworden. Zu diesem Zeitpunkt hätte Viau auch erfahren können, daß diese Leichen in einem Schuppen und keineswegs in einem Keller (‚*cave*') entdeckt worden waren. Ihr Schicksal war mutmaßlich auch keineswegs so, wie Viau es andeutet, indem er vermutet, diese Menschen hätten sich dorthin geflüchtet. Er muß nicht sehr genau hingeschaut haben, da ihm sonst aufgefallen wäre, daß diese Leichen starke Verstümmelungen aufwiesen. Ob er, hätte er es bemerkt, dann auch vermutet hätte, die Deutschen hätten diese Menschen zunächst getötet und danach noch in Stücke zerrissen, ist wohl eher auszuschließen. Es handelt sich genau um jene zehn Leichen, bei denen sowohl Verbrennungen unbedeckter Körperteile, mutmaßlich durch Phosphor und dabei unversehrte Kleidung, als auch Verstümmelungen durch Explosionswirkungen den äußeren Eindruck am besten erklären.**



Die hinter der Kirche in einem Schuppen aufgefundenen, verstümmelten Leichen, aufgebahrt auf ausgehängten Fensterläden der umgebenden Häuser. Die Szenerie, die Viau gesehen haben könnte.

*Im gesamten Ort findet man dieselben Spuren. In den Garagen, in den Scheuen, in denen die Männer versammelt worden waren, findet man unter den Trümmern entweder verkohlte Knochen, oder nicht vollständig verbrannte Körperteile. In der Garage des Doktors wurden etwas dreißig Leichen entdeckt, auch dort wieder Spuren von Kugeln und leere Patronenhülsen auf dem Boden. Etwas weiter ein anderes Massengrab, dort wurde die Leiche des Bürgermeisters, Monsier Desourteaux, gefunden. Sein Personalausweis, der von zwei Kugeln durchlöchert war, läßt daran denken, daß er erschossen wurde. Von den **drei Priestern**, dem **Pfarrer Abbé Chapelle**, dem **lothringischen Priester Lorich**, und **einem seiner Freunde**, der zwei Tage zuvor angekommen war, fand man keinerlei Spuren.*

**Kommentar: Zum Zeitpunkt des Besuchs von Viau scheint noch nicht bekannt gewesen zu sein, daß man die beiden Priester unter den Männern in den Scheunen ausgemacht hatte. Einzig der ‚Freund', mit dem der Seminarist Neumeyer gemeint sein muß, wurde nicht mehr gesehen. Er ist mit einiger Wahrscheinlichkeit in der Kirche ungekommen, wo er sich bei der Vorbereitung einiger Kinder auf die erste Kommunion aufhielt, die am nächsten Tag stattfinden sollte.**

*Der Arzt, Sohn des Bürgermeisters, der zu Beginn des Massakers abwesend war, kam trotz gegenteiliger Ratschläge, die man ihm gab, nach Oradour zurück, in der Annahme, er könne dort benötigt werden. Sein ausgebrannter Wagen steht mitten auf einer Kreuzung. Was ihn selbst angeht, so gibt es keine Spur von ihm. Die Postangestellte wurde in ihrem Büro getötet.*

**Kommentar: Dr. Desourteaux kam von Krankenbesuchen zurück, zunächst nach *Les Bordes.* Von dort aus fuhr er dann nach Oradour, als er von den Vorgängen im Dorf hörte. Dies geschah, als die Einwohner sich auf dem Dorfplatz einfinden mußten. Davon, daß sein Wagen angezündet wurde, ist nirgendwo sonst etwas berichtet. Woher die Information zur Postangestellten, Mlle. Odette Boullière, stammt, bleibt rätselhaft. Sie kam in der Kirche um und trägt in der Liste der unidentifizierten Personen die No.73.**

*Die Leiche des Bäckers, seiner Frau und seiner zwei Söhne wurden verbrannt vor dem Ofen aufgefunden. In einer Scheune wurden die Knochen von drei oder vier Frauen, ebenso wie eine Anzahl von Nadeln für ein Leibchen gefunden, die anzeigen, daß dort ein kleines Baby gewesen sein müßte.*

**Kommentar: Dies enthält eine Information, die mutmaßlich die Wahrheit in einer Sache darstellt, von der sonst eine eher unglaubwürdige Version in Umlauf war. Diese besagte, man habe die Leichen eines Mannes, einer Frau und dreier Kinder ‚im Backofen' entdeckt.[1] Dies wird hier korrigiert und durch die glaubwürdige Wahrnehmung ersetzt, man habe die Leichen vor dem Backofen, also in der Backstube entdeckt. Anzumerken ist hierzu noch, daß der offizielle Bericht von Dr. Bapt bzgl. der Bäckerei Bouchoule, um die es sich hier handelt, von zwei identifizierten Männerleichen und einer Leiche ‚im Dämpfofen' spricht. Letztere Angabe wird dann später durch die Aussage des assistierenden Arztes Dr. Benech zu einigen Knochen - Lendenwirbeln - im Dämpfofen, die nicht weiter identifizierbar gewesen seien.**

*Alle Trümmer mußten beseitigt werden, damit man sicher war, daß keinerlei Überreste mehr unter der Masse von Steinen und Dachschindeln lagen.*
*Die Verbissenheit war derart, daß es kein Haus gibt, das keine Ruine ist, selbst einzelstehende Gebäude außerhalb der Ortschaft. Ein einziges Dach blieb unversehrt, das einer Garage hinter der Kirche, wo sich zwei Fahrzeuge befanden. Die verglasten Türen sind abgeschlossen. An den Fenstern an der Seite sind zwei Scheiben zerbrochen und auf jedes der Fahrzeuge eine Brandgranate geworfen worden. Eine davon muß auf den Zementboden neben das Fahrzeug gefallen sein und hat keinen Schaden angerichtet. eine andere hat den Wagen am Heck getroffen. Diese Garage war noch nicht vollständig fertig, der Wagen war mit Wellblech bedeckt. diese Teile haben verhindert, daß die Flammen die Balken erreichen konnten.*

**Kommentar: Eine Schilderung, die offensichtlich auf Viaus eigener Erkundung dieser Garage zurückgeht. Warum sich die Deutschen von einer verschlossenen, verglasten Tür hätten aufhalten lassen, leuchtet nicht so recht ein. Zudem noch, wenn sie dann an der Seite desselben Gebäudes ein Fenster einschlagen, um Brandgranaten hindurchzuwerfen. Ob Viau tatsächlich konkrete Hinweise zur Verwendung von Brandgranaten hatte, muß dahingestellt bleiben. Im offiziellen Lageplan des Ortes ist das Gebäude, das Viau gemeint haben könnte, als**

---

1 Die Leichen im Backofen der Bäckerei Bouchoule gehen auf Pauchou/Masfrand zurück, die in ihrer Broschüre schreiben (S.69, Ausgabe von 1945): ***„Ein Sondergesandter der F.F.I., der Oradour in den ersten Tagen aufsuchte, gibt an, man habe im Ofen eines Bäckers die verkohlten Reste von fünf Personen gefunden: des Vaters, der Mutter und der drei Kinder."*** Der Sondergesandte, dessen Name unerwähnt bleibt, muß in jenen ***„ersten Tagen"*** etwas völlig anderes gesehen haben, als Dr. Bapt. und seine Helfer zur gleichen Zeit oder wenig später, bzw. Monsieur Viau gehört hat, als er sich im Dorf bewegte und Fragen stellte. Der Fall der Leichen im Backofen - wahlweise auch im Dämpfofen - ist im Teil IVc, S.16 diskutiert worden.

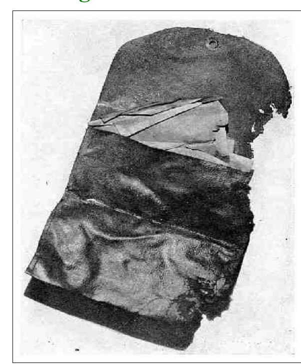
**Stall bezeichnet, der in der Tat nicht angezündet wurde. Wohl aber die unmittelbar daneben liegende Garage von Desourteaux und die Scheune ‚*des Brettes*'. Wo genau Viau seine Beobachtung gemacht und seine Schlüsse gezogen hat, ist damit nicht völlig klar, aber auch nebensächlich.**



Die große Scheune oder Garage hinter der Kirche im heutigen Zustand. Aus unbekannten Gründen wurde das Gebäude nicht in Brand gesetzt, wohl aber alle angrenzenden Häuser, deren Brand offensichtlich aber nicht übergriff.

*Es ist eine Merkwürdigkeit des Brandes, daß sich dieser nicht weiter ausgebreitet hat, da die Gewalt des Feuers und die abgegebene Hitze derart waren, daß sich **starke Eisenträger verbogen**, **Metallgegenstände schmolzen**, **Spiegelscheiben von Vitrinen schmelzend zerflossen**. In den unbrennbaren **Panzerschränken, die geglüht haben müssen, sind die Papiere verkohlt und nur noch sehr selten zu entziffern**.*

**Kommentar: Von welchem Brand die Rede ist, der sich nicht weiter ausgebreitet habe, bleibt dunkel, da doch, bis auf zwei Gebäude, alle Häuser des Ortes in Flammen aufgingen. Wenn nicht alles täuscht, sind in der gängigen Literatur keine verbogenen Eisenträger, geschmolzene Metallgegenstände - außer den Glocken - oder gar geschmolzenes, zerflossenes Spiegelglas von Vitrinen erwähnt. Bei all dem Schrecken und der Verwüstung ist Viaus Schilderung glühender Panzerschränke und die Wirkung auf die papiernen Dokumente darin eher unfreiwillig komisch. Es gibt allerdings Gegenstände, die nur teilweise brannten und ihren verwunderlichen Zustand nach einem allgemein vernichtenden Brand mit Sicherheit allein ganz bestimmten Umständen verdanken.**



Eine aufgefundene **Geldbörse**, die vom Feuer nur wenig ‚angefressen' wurde.

*Die Vernichtung der Menschen und Häuser wurde kaltblütig vorgenommen. Die Personen wurden veranlaßt sich zu versammeln, die Frauen und Kinder in der Kirche, die Männer in den Garagen und Scheunen, um die Identitäten festzustellen. Diese Sammlung benötigte zwei Stunden. In einem Bauernhof etwas außerhalb der Ortschaft, der aus unbekanntem Grund nicht abgebrannt wurde, sagten zwei Deutsche, die ein sehr korrektes Französisch sprachen, zur Bauersfrau, sie solle sich mit den anwesenden Personen, nämlich drei Kindern, in den Ort begeben. In dem Moment, als sie gehen wollten, fragten sie sie, ob niemand zurückgeblieben sei. Sie antwortete, ihr jüngstes Kind von vier Jahren schliefe. Sie mußte es aufwecken, ankleiden, und dieses arme Kerlchen ging mit, um sich, wie der Rest seiner Familie, töten zu lassen.*

**Kommentar: Eine dieser Begebenheiten, die schrecklich zu lesen sind und die man sich nicht recht vorstellen mag, obwohl sie passierten. Warum wurde die Mutter mit ihren Kindern nicht verschont, durch eine menschliche Geste der offensichtlich elsässischen Soldaten, von denen hier die Rede sein dürfte? An anderen Stellen des Ortes ist dies ja durchaus vorgekommen. Dann stutzt man aber doch ein ganz klein wenig; denn die Frage ist: Wer konnte diese Szene derart detailliert beobachten und weitererzählen? Rätselhaft... Es könnte sich aber um jenes Ereignis handeln, daß vom der Familie Tarnaud selbst berichtet wurde. Diese mußte zunächst mit einer Patrouille mitgehen. Als die Soldaten dann durch irgendetwas abgelenkt wurden, schlüpften alle seitwärts in eine Gasse und entkamen. Monsieur Viau hätte also, wenn es sich um diesen Glücksfall handeln sollte, nur den ersten Teil der Geschichte erzählt bekommen oder behalten.**

*In einem Garten habe ich eine angefangene Furche gesehen, mit der in der Erde steckenden Hacke, wie von jemandem, der seine Arbeit mittendrin verlassen hat - einige Meter weiter ein mit Wäsche halb gefüllter Waschkessel, die andere Hälfte bereits auf einer Hecke ausgebreitet. Der Mann und die Frau mußten aufgefordert worden sein, sich in den Ort zu begeben, hatten alles liegengelassen und waren in der Hoffnung gegangen, ihre Arbeit wieder aufnehmen zu können.*
*Drei Männer, obwohl verletzt, konnten entkommen, versteckten sich von einem Garten in den nächsten, verbargen sich in Hühnerställen,mußten aber von neuem vor den Brandgranaten fliehen, die geworfen wurden und ihr neues Versteck in Brand setzten. Auf dem Weg zum Friedhof konnte sich ein junger Mann, der an den Beinen verletzt war, in einer Hecke verstecken, wo zwei Einwohner, die sich in einem Feld versteckt hatten, seine Hilferufe hörten und ihm zu Hilfe eilten. Die Zahl der Opfer, die schwer zu bestimmen ist, könnte 800 bis 1000 betragen. An jenem Tag war die Impfung der Kinder angesetzt, und die Verteilung des Tabaks. Es war Samstag überdies, und es waren Personen aus Limoges gekommen, wegen der Versorgung, oder um sich zwei Tage dort aufzuhalten.*

**Kommentar: Viau kannte offensichtlich nicht die genaue Zahl der aus der Scheune entkommenen Männer bzw. sein Gewährsmann kannte sie noch nicht. Der junge Mann in der Hecke am Friedhof war Marcel Darthout. Die erwähnte ‚Brandgranate', die hier eingesetzt wird, ist lt. Aussage von Mathieu Borie, der von der Inbrandsetzung dieser Scheune berichtete, in er sich mit den anderen versteckt hielt, ein Streichholz. mit dem ein deutscher Soldat das Stroh auf dem Dachboden der Scheune entzündete. Von außen sei dann, so sagte Borie aus, das Dach der Scheune mit Geschossen in Brand gesetzt worden.[2]**

2 Hier ist im Laufe der Jahre eine ‚kleine Wendung' zu verzeichnen. In seiner 1992 erschienenen Broschüre ‚*Oradour-sur-Glane - Le Drame Heure par Heure*' berichtet Robert Hébras über jenen damaligen Vorgang: ***„Plötzlich öffnete sich die Pforte, und zwei SS-Männer kamen herein. Einer erstieg die Leiter, die sich zwischen dem Haufen von Holzbündeln und dem Speicher befand. Er war von uns nur einen Meter entfernt. Er entzündete ein Streichholz, das sofort wieder erlosch, doch mit dem zweiten klappte es. Das Bohnenstroh, unter dem meine drei Kameraden Zuflucht gefunden hatten, ging schnell in Flammen auf. Der Soldat stieg wieder hinab, und bevor sie sich entfernten, schossen sie Brandgeschosse ins Dach der Scheune, die sofort Feuer fing."*** Warum ein Soldat mit einem Streichholz Stroh anzündet, um danach mit Brandgeschossen das Scheunendach **sofort in Brand** zu setzen, bleibt bei dieser Geschichte in Grunde unerfindlich, Hébras meint zudem wohl Leuchtspurmunition, die nur mit Maschinengewehren verschossen wurde.

**Eine genaue Zahl der Opfer war damals noch nicht bekannt. Im Eintrag des Kriegstagebuchs der Hauptverbindungsstabes 588 (Clermont-Ferrand, Generalleutnant Fritz von Brodowski) vom 14. Juni 1944 wird die Zahl 600 angegeben. Der vollständige Text dieses Eintrags sei hier eingefügt:**

> ***Ü b e r  O r a d o u r , 30 km südw. Limoges, l i e g t  e i n e  f r z s . M e l d u n g  v o r : 600 Menschen sollen umgekommen sein. Unter-Sturmf. der SS. Pz.-Div. „Das Reich" war in Nieul (8 km n.w. Limoges) gefangen worden u. wurde nach Oradour verschleppt. Er konnte entkommen. Man fand die Leiche eines Oberzahlmeisters, die Spuren von Mißhandlungen aufwies. Gesamte männliche Bevölkerung von Oradour wurde erschossen. Frauen u. Kinder waren in die Kirche geflüchtet. Kirche fing Feuer. In Kirche lagerte Sprengstoff. Auch Frauen u. Kinder kamen ums Leben.***

**Der Text dieses Eintrags wird hier nicht weiter diskutiert. Er enthält, wie anderweitig schon erläutert, einen geographischen Irrtum und wird von Vertretern der ‚offiziellen' Version überdies in seiner Richtigkeit bzw. Aufrichtigkeit angezweifelt.**

## ***F a z i t*:**

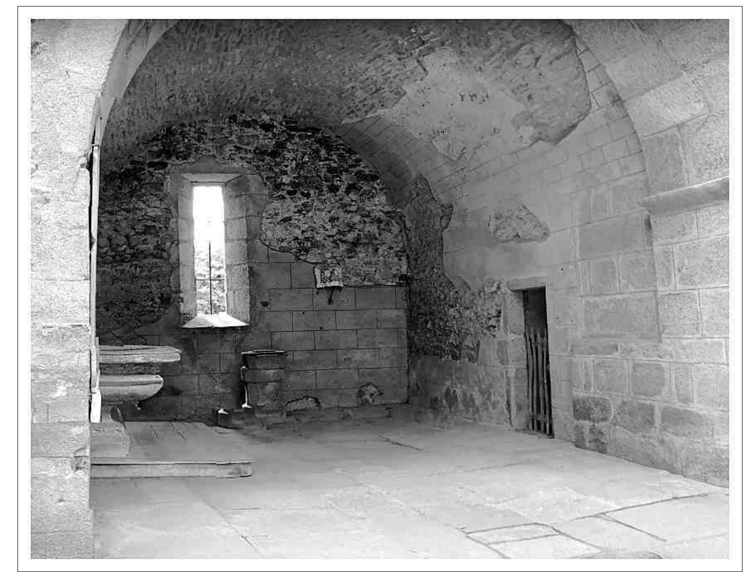
Soweit also der Bericht des **Eugène Viau**, der einige bemerkenswerte Varianten des offiziell bekanntgewordenen Geschehens in Oradour enthält, deren Wahrheitsgehalt kaum noch zu ermitteln sein dürfte. Es seien übersichtshalber diese **Besonderheiten** bzw. **Abweichungen** noch einmal zusammengestellt:

1. Die Deutschen **verscharrten nicht alle Leichen**, sondern transportierten **drei Lastwagenladungen** zu einem Ort, wo sie abgeworfen wurden. Dieser Ort **ist unbekannt**, die Meldung selbst **ungesichert**.
2. Eine Frau entkam aus der Kirche. Sie **stieg dazu auf das Taufbecken** und konnte sich so **durch ein Fenster nach draußen retten**.
3. Dieser Frau wurde bei ihrem Entkommen aus dem Fenster **mehrfach in die Beine geschossen**, Sie gelangte trotz dieser Verletzungen hinaus und **verbarg sich bis zum Abend des Tages in einem Garten**.

Mindestens bei der Variante des Fluchtweges von Mme. Rouffanche aus der Kirche wird klar, daß diese ebensoviel Glaubwürdigkeit beanspruchen könnte, wie sie der offiziell überlieferten Version allseits kritiklos bescheinigt wurde. Der Flucht über ein Taufbecken durch ein Fenster könnte man sogar die größere Wahrscheinlichkeit zubilligen, verglichen mit dem, was über die Flucht aus dem mittleren Fenster des Chores geschrieben und spekuliert wurde. (Siehe hierzu die Ausführungen in Teil IVb passim.)

Nun ist jedoch seit Michel Baurys Enthüllung jener privaten Aussage von Mme. Rouffanche jegliche weitere Überlegung dazu obsolet geworden, weil Mme. Rouffanche weder durch das mittlere Fenster, noch durch ein Fenster entkommen ist, vor dem ein Taufstein gestanden hätte. Aus all dem, was im Bericht Viau zu lesen ist, wird aber deutlich, was damals **unmittelbar vor Ort** an ‚Wahrheiten' und Gerüchten **zirkulierte** und was wenig später dann ‚ausgeschieden' wurde und der ‚offiziellen Erzählung' in der Broschüre von Pauchou/Masfrand vom August 1945 Platz machen mußte - möglicherweise ja zu Recht.

Dennoch soll abschließend ein Foto eingefügt sein, das den Ort in der Kirche zeigt, der zu Viaus Angabe des Taufsteins und eines Fenster paßt und durch seine Lage sogar eine hohe Wahrscheinlichkeit für den Fluchtvorgang gehabt hätte, selbst wenn er sich dort so nicht zugetragen hat. Das eigenartig ‚Passende' daran ist, daß sich gleich rechts von diesem kleinen Fenster in der St.Joseph-Kapelle außen jener Abort befindet, in dem der SS-Mann Pakowski eine junge Frau mit ihrem kleinen Kind entdeckt und erschlagen haben will, und wo René Hyvernaud die Leiche seiner Schwester Henriette Joyeux tot auffand, genau jener jungen Frau, die angeblich der Mme. Rouffanche a**us demselben Fenster gefolgt** war. Auch ein **Herausreichen eines Säuglings** aus diesem Fenster, das sich nur wenig mehr als zwei Meter über dem Erdboden befindet, wäre eher zu verstehen, als ein Herausreichen aus einem Fenster in 3,6 Metern Höhe und über einem schrägen Abhang dazu. Ebenfalls nur wenig weiter geradeaus entfernt befindet sich **der Garten**, in dem sich Madame Rouffanche versteckte. Dies alles würde allerdings **voraussetzen**, daß sich Mme. Rouffanche **nicht in die Sakristei**, sondern **in die St. Joseph-Kapelle geflüchtet** bzw. sich die meiste Zeit **im vorderen Teil der Kirche aufgehalten** hätte. Dies wiedrum würde mit größerer Glaubwürdigkeit die tödlichen Schüsse auf ihre Tochter Amélie erklären; denn in die St. Joseph-Kapelle wurde vom Hauptportal aus geschossen. Aber durch ihr privates Eingeständnis wird diese Möglichkeit des Fluchtweges nicht mehr in Betracht gezogen werden können...und die noch im Fenster vorhandenen Metallstäbe sprechen auch **nicht** dafür, daß selbst bei fehlenden Glasscheiben eine Person von der Statur der Mme. Rouffanche sich dort hätte hindurchzwängen können...



**<u>Links</u>**: Blick in die St. Joseph-Kapelle im heutigen Zustand. Es ist der einzige Ort in der Kirche, der unter einem Fenster stehend ein Objekt zeigt, das jenes Taufbecken sein dürfte.

Diese Situation könnte, wenn sie sich schon 1944 in etwa so darstellte, den Gedanken erweckt haben, die aus der Kirche geflohene Frau sei aus diesem Fenster entkommen, indem sie auf das Taufbecken gestiegen sei. Aber die noch gut sichtbaren Metallstreben des ursprünglich verglasten Fensters hätten dies wohl verhindert...

...doch auch hier, wie an so vielen Stellen der Erzählungen, Berichte und Fotografien, kann noch kurz ein Zweifel angemeldet werden.
Denn eine frühe Fotografie derselben Kapelle, als das Hauptgewölbe noch nicht eingestürzt war und ‚menschliche Asche' und weitere Relikte den ersten Besuchern gezeigt wurden, sieht man im Hintergrund das Fenster, welches, wenn nicht alles täuscht, **keine Metallstreben** (mehr) aufweist; und...

...könnte sich vielleicht **doch** der gesamte Fluchtvorgang an **diesem Fenster** abgespielt haben? Auch dort steht ja ein Altar, **neben dem** sich Mme. Rouffanche notdürftig hätte verstecken können. Die Luft in der Kapelle wäre wvielleicht, wie in der Sakristei, noch eher atembar gewesen, da die qualmende Kiste ja am Hauptaltar stand. Die Kiste wäre vieleicht **vom Hauptportal her** in die Kirche getragen worden, aus dem dann auch kurzfristig einige Frauen und Kinder **hinausgelangt wären**. Mme. Rouffanche hätte mit der Treppe, auf die sie sich setzte, u. U. auch jene meinen können, die sich rechts hinter dem kleinen Eingang hoch zum Turm befand.
Damit wäre sie für schießende Soldaten nicht erreichbar gewesen und wäre einem verstehbaren Impuls nach Entkommen aus einer momentan gefährlichen Situation gefolgt. usw. usf. …..



Auch das Foto von **Henri Cartier-Bresson** mit dem Blick in die St.Joseph-Kapelle, aufgenommen nach dem Einsturz des Gewölbes im Hauptschiff, scheint dieses Fenster so zu zeigen, als befänden sich dort **keine Metallstreben** mehr...

...und im Sinne des Berichts von Viau könnte man fast meinen, der Pfarrer sage zu Hochwürden:

***„Und dort, durch dieses Fenster da, ist die Frau gesprungen"...***

….aber **alle derartigen Überlegungen und Fantasien**, so sehr auch einzelne Aspekte daraus sehr gut passen würden, sind durch das **private Eingeständnis** von Madame Rouffanche überholt und würden überdies jenen, die trotz aller offensichtlichen Widersprüche und Imponderabilien weiterhin an der ‚offizielle' Darstellung festhalten möchten, nur als weitere obstinate, ‚revisionistische Verirrungen' erscheinen.

~ ~ ~ ~ ~ ~ ~